

Jean-Christophe Attias • Directeur d'études à l'École pratique des hautes études

Le Dieu des Juifs a résisté !

Si les Juifs, tolérés – en principe – mais humiliés, ont maintenu leur foi, ils le doivent à leurs théologiens. Mais aussi à la cohésion que favorisaient les multiples prescriptions de leur religion.

Doit-on parler de résistance ? Ou plutôt de triomphe ? Le « Dieu des Juifs », au Moyen Âge, est devenu le Dieu de tous. Les musulmans sont de rigoureux monothéistes. Seuls les chrétiens, pour qui Dieu s'est fait homme, cèdent encore au goût impie de la représentation.

Mais si l'on veut rencontrer de vrais païens, idolâtres et polythéistes, c'est désormais « aux extrémités de la terre », nous dit Moïse Maimonide (1138-1204), qu'il faut aller les chercher : « Turcs mécréants » de l'extrême Nord, « Indous » de l'extrême Sud... Partout ailleurs, adorateurs du bois de la Croix* ou de la pierre de la Kaaba, tous se réclament du patriarche Abraham. Et tous, admet Judah Halévi (v. 1075-1141), « ne croient qu'en Dieu »¹. Christianisme et islam ne sont encore que d'imparfaites imitations du judaïsme, mais leur apparition marque une nette avancée sur le chemin de la vérité.

Ce triomphe du « Dieu des Juifs » est cependant, pour les Juifs eux-mêmes, source de quelque embarras. Il offre un singulier contraste avec la situation qui est dorénavant la leur, peuple minuscule et dispersé, sans territoire et sans État, ployant partout sous la férule des puissants.

En Occident chrétien, les Juifs ne doivent leur survie qu'aux enseignements de saint Augustin (354-430). Aux yeux de celui-ci, ils sont en effet les porteurs d'une collection de livres, l'Ancien Testament, attestant la vérité chrétienne, mais dont la signification leur demeure cachée. N'ayant reconnu



Un riche Juif fait distribuer aux pauvres, à la veille de la pâque juive, les aliments nécessaires au repas (le Seder) commémorant la sortie d'Égypte (manuscrit espagnol, XIV^e siècle).

ni la messianité ni la divinité de Jésus, ils sont condamnés à la condition humiliée qui est la leur jusqu'à leur ultime conversion. Cependant, leur qualité de peuple témoin les protège. Ils ne peuvent être, en principe, ni détruits ni convertis de force.

En islam, au même titre que d'autres « peuples du Livre », chrétiens ou zoroastriens, les Juifs sont soumis

au régime du pacte de la *dhimma*. Astreints au paiement d'un impôt spécifique et à maintes restrictions marquant leur infériorité religieuse et sociale, ils ne peuvent être menacés dans leur vie ni dans leurs biens, et bénéficient d'une large autonomie dans la gestion de leurs affaires intérieures.

Mais, en Orient comme en Occident, cet équilibre précaire dépend

L'AUTEUR

Jean-Christophe Attias est titulaire de la chaire d'histoire du judaïsme rabbinique (VI^e-XVII^e siècle) à l'EPHE. Il a récemment dirigé, avec Esther Benbassa, *Juifs et musulmans. Une histoire partagée, un dialogue à construire* (La Découverte, à paraître en mars 2006).

de l'utilité effective – économique, sociale ou politique – des Juifs, et il est périodiquement rompu. Le Juif médiéval n'oublie jamais que si son Dieu, avec l'avènement du christianisme puis de l'islam, a engrangé deux victoires capitales, lui, comme membre du peuple de Dieu, est bien dans le camp des vaincus.

Comment, alors, ne pas reconnaître que Dieu a abandonné son peuple ? Et que la vérité a basculé du côté des vainqueurs ? Conscient des doutes qui assaillent les siens, l'apologète juif renverra d'abord chrétiens et musulmans dos à dos : toute victoire des uns est défaite pour les autres et leur séculaire affrontement ne saurait déboucher que sur l'effondrement des deux blocs, et sur le relèvement final d'Israël. Il pourra aussi valoriser théologiquement la souffrance : « Lorsque je sers mon Créateur [...] en exil, dans la souffrance et l'asservissement [...], dit Moïse Nahmanide (1194-1270), mon salaire augmente, car j'offre un holocauste à Dieu de mon corps, méritant ainsi toujours plus la vie du monde à venir². »

Enfin, refusant de faire de l'exil un simple châtement, l'apologète juif – tel Halévi dans son *Kuzari* – y voit au contraire le signe d'une élection jamais remise en cause. Israël disséminé accomplit une mission rédemptrice, il est le grain semé par Dieu parmi les nations qui, par lui, se transforment...

En relativisant le jugement de l'histoire, l'apologète juif marque un premier point. Mais là n'est pas sa seule ressource. En effet, le Dieu des médiévaux n'est pas seulement celui des Écritures : personnel, créateur, se révélant aux hommes et agissant au sein de leur histoire. Il est aussi le Premier Moteur d'Aristote. Et la confrontation des vérités de la Révélation et des vérités acquises par la Raison est la grande affaire des théologiens de toutes confessions. Ils peuvent se défier de la philosophie, en instruire le procès, ils ne peuvent pas en faire abstraction.

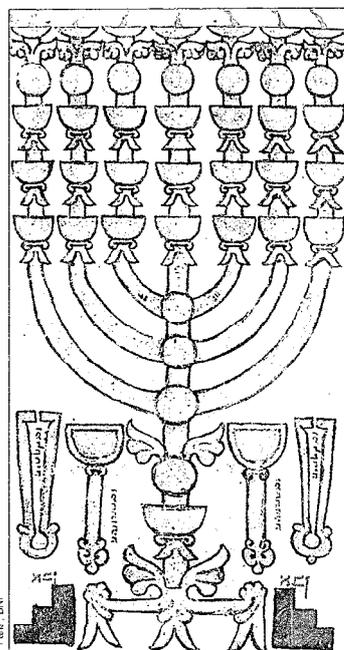
D'autant que la philosophie, référence transconfessionnelle, peut devenir une arme utile dans le débat inter-

religieux. Tenant qu'aucune religion authentique ne saurait enseigner des doctrines contraires à la raison et qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu de produire l'impossible, le polémiste juif se donnera ainsi pour tâche de réfuter philosophiquement les principaux articles du credo chrétien : un Dieu un – et pourtant en trois personnes, d'existence nécessaire et éternelle – et qui toutefois engendre et est engendré ; un Dieu en qui tout est perfection – et qui néanmoins s'incarne en une nature imparfaite et mortelle...

C'est la démarche qui inspire, par exemple, Hasdai Crescas (v. 1340-v. 1410) dans sa *Réfutation des principes des chrétiens*. Il l'écrit en 1398, dans une Espagne où la communauté juive est traumatisée par les grandes émeutes de 1391 qui ont entraîné des conversions massives au christianisme. Son texte vise alors à retenir dans le giron du judaïsme certaines franges instruites, assimilées, voire déjà converties, de la société juive. Mais, pour beaucoup, il vient sans doute trop tard et il a peu de chances de toucher le peuple.

De fait, les efforts des philosophes et des théologiens ne pouvaient suffire à la tâche. Luttant pour assurer la pérennité et la pureté de la foi juive, ils furent sans cesse contraints de la reformuler, empruntant chaque fois beaucoup (concepts, représentations, argumentaires) à leurs adversaires mêmes... Les philosophes promurent une divinité abstraite et lointaine. Les théologiens surent convaincre les Juifs que, jusque dans l'exil, Dieu ne les avait pas abandonnés.

Mais si le « Dieu des Juifs », paternel et redoutable, a bel et bien « résisté » dans l'Occident médiéval, il le doit autant à ses penseurs qu'à ses poètes, qui ont donné des mots à la prière des fidèles, ou encore à ses juristes qui, rejetant toute idée d'une caducité de la Loi révélée à Moïse, s'acharnant à l'élucider et à la codifier, ont réussi à transmuier la vie de chaque Juif en un acte constant d'allégeance et de fidélité. Car, malgré les inévitables défaillances et les toujours possibles trahisons,



Le chandelier à sept branches, un des principaux objets du culte dans le temple de Jérusalem, devenu un symbole de la culture juive (bible de Perpignan, 1299).

le « Dieu des Juifs » était aussi dans les petits riens du quotidien, dans les innombrables prescriptions de la Loi – pratiques rituelles, interdits alimentaires, scansion du temps par un calendrier propre, sans oublier la prégnance du droit juif en matière de statut personnel et dans la gestion interne des communautés.

Apparue au XII^e siècle, la Kabbale, tradition ésotérique du judaïsme, ne s'y trompera pas. Au Dieu caché, inconnaissable et transcendant (le *Ein-Sof*, le « Sans-Fin »), elle associera les dix puissances émanées de Lui (les *sefirot*), par lesquelles le Divin entre en relation avec le monde créé. Elle scrutera les mystères de la vie divine, dévoilera les moyens pour l'homme d'y participer, et donnera à la pratique des commandements une portée inégalée, rédemptrice et cosmique.

Et quand elle s'affirmera, à partir du XVI^e siècle, comme le système de référence de la plupart des savants juifs, alors le « Dieu des Juifs » entrera dans une phase de « résistance » nouvelle, non encore achevée. □

Dieu est dans les petits riens du quotidien

NOTES

* Cf lexique, p. 83.

1. Cf. J. Halévi, *Le Kuzari : apologie de la religion méprisée*, Louvain, Picters, 1994.

2. M. Nahmanide, *La Dispute de Barcelone*, Verdier, 1984.